

JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 15 NOVEMBRE 1884.

No. 47

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,020, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

LES DEUX TOMBES.

SOUVENIRS DE CORONER.

A. M. Chs. Lesage M. P.

[SUITE ET FIN.]

Le lendemain, mon fils descendit dans le creux.
Du vieux puits desséché, portant un plat de braise.
Dès qu'il fut disparu, je sentis un malaise.
Qui me fit frissonner. Le temps me parut long :
Je le guettais, toujours, au dernier échelon.
Mais quand je m'aperçus qu'il retardait encore,
Je criai au pauvre Jos : — Vas donc à Théodore !
Il est dans le puits ! Qu'a-t-il ? qu'il ne sort pas.
Le vieillard accourut : Et, je le vis, hélas !
Se pencher et descendre, au moyen d'une échelle.
Mais, à peine avait-il dépassé la margelle,
Que j'accourus, à mon tour, en proie à la terreur.
J'appelai... je criai... j'étais folle d'horreur !
Je ne voyais plus rien ; je n'entendais qu'un râle,
Qui faisait retentir leur fosse sépulchrale.
J'essayai, vainement, à me jeter en bas :
Ce qui m'a retenu ! Ah ! Dieu, je ne sais pas.
Je sentis, sur mes yeux, s'étendre comme un voile
Et puis, tout scintille comme un ciel qui s'étoile.

Quand je revins à moi, — Que ce rêve est profond ! —
Je vis Jeannot, le fou, qui m'essuyait le front.
Il venait quelquefois, quand il faisait sa ronde,
S'asseoir à notre seuil, ce délaissé du monde ;
Il partageait le pain des gens de la forêt,
Qu'on donne, souvent noir, mais jamais à regret.
Il voulait, l'insensé, descendre dans l'abîme ;
Mais, je crus refuser ce dévouement sublime.
Je l'envoyai quérir le plus proche voisin ;
Et moi ; je restai seule, ... entière à mon chagrin.
On vint. Je les revis. O suprême supplice !
Ils dormaient dans la mort. — Voilà l'amer calice,
Monsieur ! que le bon Dieu gardait à mes vieux jours !
Je l'accepte de Lui !... Qu'il soit béni, toujours ! "

On rendit sur le champ, un verdict : d'asphyxie.
Le gaz délétère et toxique, qui vicie
L'air qui séjourne au fond des puits abandonnés,
Avait donné la mort aux deux infortunés.
Leurs figures gardaient ces belles teintes roses
Qu'on remarque chez ceux qui meurent de ces causes.

On ferme les cercueils : On les met doucement
Dans la pirogue, et les canotiers, lentement,
Reprennent l'aviron et rament en cadence.
La vieille est près de moi qui soupire en silence ;

La lèvre est tremblotante : elle semble prier.
Son œil rouge et hagard, fatigué de pleurer,
Se dirige immobile et fixe sur les bières
Ou dorment, à jamais, ses espérances chères.
En ce jour, tout semblait exhaler la douleur :
Les oiseaux, dispersés dans la broussaille en fleur,
Soupiraient, recueillis, leur chanson douce et lente,
Que l'écho reprenait sur son aile tremblante.
Ils semblaient, les petits, s'associer au deuil,
En mariant leurs voix aux douleurs du cercueil.
Le bleu martin-pêcheur, à la voix de crécelle,
Nous jetait son cri rauque, en croisant la nacelle.
Les truites s'élançaient en bouillonnant sur l'eau,
Pour saisir les taons verts qui suivaient le bateau.
D'un soleil de printemps, les flèches acérées
Allaient mourir, au loin, sur les ondes moirées,
En formant sur l'eau bleue un mirage tremblant.

Nous descendions bon train. Un silence accablant
Régna à bord. Pensif, je regardais la lame
Déferler sur le sable, en songeant, dans mon âme,
Combien, ce frêle esquif, glissant au fil de l'eau,
Représentait la vie, et son changeant tableau.

— Un fleuve qu'on descend par un courant rapide,
Parsemé, dans son cours, de maint écueil perfide ;
Quelques bosquets en fleurs, enjolivant ses bords ;
Des chants mélodieux, pleins d'enivrants accords ;
Des espoirs envolés, des peines, des misères ;
Un trajet douloureux, accoudés sur des bières ;
Le sillage fuyant d'une ivresse d'un jour,
Que le flot de demain efface sans retour ;
Quelque îlot verdoyant, où la barque, en dérive,
Arrêtée un instant, s'en va, de rive en rive,
Terrir au cimetière, au milieu des tombeaux ;
N'est-ce pas la vie, avec ses grands tableaux ?

On aperçoit, au loin, les blanches silhouettes
Des hameaux étalant leurs allures propres.
Et, comme un flot mouvant, sur les arches du pont,
Avec les noirs piliers la foule se confond.
Le son faible et mourant de la cloche qui tinte,
Arrive jusqu'à nous, triste comme une plainte.
Le clergé, vers la berge, avance lentement,
Précédé de la croix, dont le rayonnement
S'irradie et s'étend, doux comme une caresse,
Sur ce panorama de sérène tristesse.

Nous arrivons, enfin. On met bas l'aviron ;
On hâle les canots près de l'aile du pont ;
Et sur la grève humide on dépose les bières
Que le prêtre bénit. On chante des prières ;
Et le clergé prend marche, au son contrit du glas,
Suivi des deux cercueils supportés par vingt bras.

Quand, un quart d'heure après, je quittais le village,
La brise qui passait à travers le feuillage,
Au ciel, comme un encens, emportait les accords
Plaintifs et suppliants de la Messe des Morts.

Ils dorment, maintenant, sous leur croix solitaire,
Dans le repos serein de leur étroit cachot.
Leurs cœurs avaient eu froid, en passant sur la terre :
Au ciel ils auront chaud.

Sainte-Hénéline, Nov. 1884,

ALFRED MORISSET.

CHRONIQUE.

Les femmes passent volontiers pour avoir des subtilités de langage et de pensée toutes particulières. En matière d'amour, spécialement, elles ont des façons à elles d'arranger les choses qui sont fort plaisantes. Nous excellons, paraît-il, à nous brouiller à demi et à être fidèles au trois quarts. Parfois, une scène à tout casser que nous faisons, est le prélude d'un raccommodement où se retrempe l'amour ; les traits les plus noirs, nous les présentons comme des coquetteries un peu vives, faites pour réveiller le mari ou l'amoureux qui s'endormait dans une quiétude trop sereine. Mais nos subtilités, nos paradoxes, nos équivoques me paraissent être peu de choses à côté de ceux de la diplomatie. Voilà, par exemple, que les Chinois tuent les soldats français au Tonkin, et, en revanche, les Français bombardent leurs villes et brûlent leurs arsenaux. La France est donc en guerre avec le Céleste-Empire ? Pas le moins du monde, disent nos diplomates. Ils assurent simplement l'exécution d'un traité de paix. O malin esprit féminin, si audacieux et si rusé, tu n'aurais pas trouvé cela !

Au commencement du règne de Louis-Philippe, on disait volontiers qu'on était partisan ou ennemi de "l'ordre de choses." L'ordre de choses, c'était une royauté qui n'en était pas une et une République qui avait un roi. La France possède aujourd'hui un "ordre de choses," une guerre qui n'est pas la guerre et une paix qui s'affirme à coups de canon. Eh bien ! nous femmes, qu'on accuse de n'avoir pas trop de franchise, nous aimerions bien qu'on nous dit tout simplement que nous sommes en guerre. Quoi qu'en prétendent les poètes, la guerre n'est pas détestée des femmes, même des mères. Si nombre de celles-ci ont versé des pleurs devant le bronze des héros, combien de douces larmes de joie et de triomphe la guerre a fait aussi couler des yeux féminins ! Être la mère, la femme, l'amante d'un vainqueur, qu'elle gloire, quel orgueil ! N'est-ce pas l'éternelle histoire de nos cœurs d'essayer d'arrêter les hommes dans l'accomplissement d'un devoir périlleux et de les mépriser s'ils nous écoutaient ?

Nous aimons par dessus tout, chez les hommes l'énergie, la virilité, celle de l'âme plus encore que celle du corps, et les défaillances du courage restent impardonnés par nous. Je ne sais rien de plus juste, au point de vue féminin, que cette adorable histoire de Charles de Bernard, qui s'appelle *la peau du lion*. Il s'agit d'un homme plein de mérites, et qui, par un raffinement rare de délicatesse, se résigne à passer pour poltron aux yeux de sa fiancée, dans une circonstance où la bravoure eût été périlleuse pour elle. La jeune femme ne veut être aimée par le prétendu lâche ; et, cependant, son cœur, qui ne se trompe pas, ne peut se détacher de